

Un monde où la folie rode.

Monique Bénard

Novembre 2020 La Charité S L

Un monde où la folie rode.

Je suis tapie au fond de ma couchette surélevée, je n'arrive pas à dormir, Sylvie ronfle. Je devrais la réveiller, mais je n'ose pas. Depuis une semaine que je suis arrivée ici, à la prison du Bordiot à Bourges, elle m'a à peine adressé la parole. Son regard bleu perçant me détaille de la tête aux pieds, certes elle n'attendait pas de co-détenue ! La gardienne m'a dit : « Anne-Marie, si tu as le moindre problème avec Sylvie, tu le signales ».

Signaler ? Mais à qui, et pourquoi j'aurais des problèmes ? Les ronflements, **sont-ce** des problèmes ?

Je finis par m'endormir dans les bras de Morphée, je vois tour à tour mon mari voulant me sortir de là et Minouche miaulant de désespoir et je pleure, je pleure ! Un grand « Debout mesdames ! » me sort de ce cauchemar. Sylvie, presque nue devant ce qui nous sert de lavabo, me crie : « Merde, bouge ton cul, tu vois pas que le café arrive ! » J'obtempère et me retrouve avec deux bols aux effluves de chicorée, à moitié froid, ça démarre mal. Je dois aller aux toilettes mais Sylvie, toujours devant son lavabo, m'en interdit l'accès. Il faut dire que dans nos huit mètres carrés, il faut être organisées. J'avale le breuvage et me recouche en attendant le bon vouloir de Sylvie. Du haut de mon perchoir, je l'entends qui marmonne: quelle feignasse !

Je me lance dans une tirade ferme et décidée : « Nous devons vivre ensemble sans doute un bon bout de temps, alors respectons-nous ! » Depuis cette mise au point, il n'y eut plus de problèmes.

Quand Sylvie apprit la raison de mon enfermement, elle s'intéressa à mon histoire avec curiosité et me dit : « À te voir j'aurais pas cru que tu pouvais faire une chose pareille, t'as bien fait, moi je l'aurais tuée ! »

Peut-être avait-elle raison, n'avais-je pas cent fois voulu la voir disparaître? Et ce jour-là, est-ce cela que j'avais voulu faire? Sans doute y serais-je parvenue, si quatre personnes ne m'avaient pas maîtrisée.

Sylvie reprend, moi je l'aurais tuée cette merde, tout en se balançant d'un pied sur l'autre comme si elle y était, prête à dégainer. A cet instant précis, je lus dans ces yeux une haine farouche et j'eus peur.

Lorsque que Roland, mon mari, était encore en vie, je m'appuyais beaucoup sur lui pour me tirer d'embarras dans des situations délicates, il allait à l'essentiel, il était calme et posé, nous nous aimions tant. Je continue à lui confier mes interrogations, il est toujours dans mes pensées.

À l'époque de notre vie à deux, le mot prison, ne venait même pas dans nos conversations, je

vivais dans un monde plein de candeur, noyée dans des certitudes évangéliques, oui j'aimais ce temps où il était encore là. J'aimais la douceur de Minouche, la chatte recueillie, arrivée d'un long voyage en enfer. J'aimais son ronronnement apaisant, ses passages dans mes jambes tant que je ne lui avais pas fait sa caresse préférée.

Je cherche le sommeil dans ma couchette perchée et grinçante, je voudrais ne plus voir ma condition de femme obligée de me laver, d'aller aux toilettes devant Sylvie, de l'entendre parler seule à haute voix avec des gens invisibles. Ceci dit, elle, elle a l'air de s'accommoder de cette promiscuité, parfois je crois qu'elle ne me voit plus !

Le fenêtre donne sur un mur, pas moyen de s'évader même mentalement. Heureusement la sacro-sainte promenade m'offre le bol d'air dont j'ai tant besoin, mais mon statut de nouvelle recrue ne favorise pas les échanges, cela m'arrange, j'ai besoin de réfléchir.

Ce matin, Sylvie attend une visite. Tu as de la famille hasardais-je ? « Pas du tout, c'est un expert psychiatre, ils veulent me faire passer pour folle, mais t'en fais pas je vais pas me laisser faire ! »

Sylvie me dit être ici en attente d'être transférée en hôpital psychiatrique, c'est le second expert qu'elle voit, c'est la première fois en six mois qu'elle me parle de sa crainte.

– J'allais pas te déballer tout ça, je ne savais pas trop si je devais te faire confiance ! T'as quand même été une infirmière des « fous » me lance-t-elle à moitié rassurée.

Je ne réponds pas à Sylvie, mais son rappel à mes fonctions précédentes me plonge dans cet hôpital où l'irréparable a eu lieu. Je ne remettrai plus les pieds à l'hôpital, premièrement après ce qui s'est passé et deuxièmement parce que je suis à la retraite. Oui, à la retraite, j'aurais dû fêter mon départ avec mes collègues, le lendemain de mon arrivée ici. Tout le monde était convié, collègues, amis. Une salle était réservée ainsi qu'un traiteur me libérant des contraintes matérielles, et voilà, par ma faute je les ai privé de la fête. Lorsque l'on m'a conduit ici, on m'a demandé si je voulais prévenir quelqu'un, je n'ai pas pu répondre, j'étais dans un état second.

Trente-cinq ans j'ai travaillé dans cet hôpital, trente-cinq ans... J'ai vu évoluer les soins, améliorer les conditions de travail, j'ai vu aussi une partie du personnel refusant ce changement, restant dans un statut « de gardienne de fous » comme autrefois, j'ai vu de jeunes internes à l'écoute des malades et des médecins-chefs contraints à des règles administratives de plus en plus lourdes, j'ai vu la nouvelle organisation de la santé mentale privilégiant le nombre d'actes, administrés à chaque patient et non la qualité : rentabilité, toujours. J'ai vu des infirmières devenir secrétaires presque à plein-temps devant des ordinateurs mouchards rendant compte du temps passé avec le patient. J'ai vu des surveillants occupés par les statistiques, eux même sous la coupe de l'administration. C'est aussi à cette période, que les nouveaux cadres de santé sortaient des écoles, avec en poche un manuel de management ! Pas facile pour eux de se confronter aux souffrances des personnes hospitalisées. Loin de cette réalité là, certains s'en détournaient totalement, ce fut le cas de ma dernière surveillante — pardon cadre de santé ! — Mademoiselle Dubois.

Le bruit immuable des clés me ramène au présent. Ne pas sombrer, surtout, rester digne, ne pas renvoyer un plateau vide, même si les ragoûts sont immanquables. Marcher sans s'arrêter dans la cour gelée. Fermer les yeux sur l'inhumanité et la corruption de certaines gardiennes. Tout ce quotidien

lourd me procure une anesthésiste quasi totale. Je perd peu à peu le sens des responsabilités et me replonge presque avec bonheur dans tout ce qui avait fait ma vie avant. Je suis enfermée dans cette prison de Bourges, ce département qui m'a vu naître. Mes parents partis trop tôt me manquent, eux si fiers de ce que j'étais devenue, que penseraient-ils de me voir là, je les implore si fort que j'ai la conviction qu'ils sont avec moi.

Mon père, Jacques dès son plus jeune âge a été confronté à la maladie de sa mère qu'on disait neurasthénique, passant le plus clair de son temps dans sa chambre, ayant des idées bizarres. Longtemps j'ai cru que cette grand-mère était décédée, mon grand-père vivant avec nous n'en parlait jamais. Lorsque j'eus quinze ans, un oncle me dit : « Tu es assez grande maintenant, ta grand-mère existe, elle n'est pas morte et nous allons lui rendre visite à l'hôpital psychiatrique de Beauregard à Bourges aujourd'hui. » Et ce fut tout, rien de la part de mes parents.

Ce fut un bouleversement immense d'apprendre cette nouvelle, surtout de cette façon, je ressentis une grande trahison. Une haine s'est emparée de moi durant tout le voyage contre mes parents. La rencontre fut un désastre : une vieille dame assise dans son lit criait qu'elle n'avait pas d'enfants et triturait des morceaux de savonnettes dans ses mains, c'était ma première et dernière rencontre avec cette grand-mère, décédée un an après.

Jacques fut donc le produit de cette femme qui visiblement n'avait jamais pu jouer son rôle de mère et de mon grand-père épuisé, tentant de cacher au maximum cette maladie que l'on disait honteuse !

Jacques se forgea donc un statut d'aidant malgré lui (je sus tout cela bien longtemps après). Il rencontra Léonie, ma mère dans son Aveyron natal, placée comme « bonne à tout faire » dans une maison bourgeoise de Rodez. Rencontre de courte durée et pourtant un an après et une kyrielle de lettres plus tard, ils se marièrent dans le village natal de ma mère. Elle travaillait juste à côté de « l'asile de fous » comme était nommé ce genre d'établissements dans les années 40. Elle les entendait crier me dira-t-elle plus tard, elle avait peur que l'un d'entre eux s'échappe !

Cette étrange rapport à la folie que l'un et l'autre vivaient, coïncidence étrange, a-t-elle permis leur rapprochement ? Jacques arriva en moto dans ce petit village escarpé et reparti avec sa jeune épouse à l'arrière de celle-ci. Léonie laissa ses trois sœurs en pleurs, peu rassurées de la voir partir avec un inconnu ! Après de nombreuses heures de route, Léonie fit connaissance du petit meublé que Jacques avait préparé pour eux, non loin de son employeur. Le dépaysement fut total, loin de sa famille, bien des angoisses assaillaient Léonie. Un garçon naquit « mort né » deux ans avant ma naissance. La déception fut grande et douloureuse, à tel point que je n'appris ce drame seulement des années plus tard. Mon arrivée dans ce monde fut une déception, mes parents rêvaient d'un garçon, je fus incapable de le remplacer, je devins une enfant pleurnicharde, coléreuse. Depuis que ma mémoire fonctionne j'ai toujours su, je crois, qu'un secret était à l'origine de mon mal-être.

Sylvie revint de son rendez-vous avec l'expert, courroucée : « C'est un con je te dis, c'est un con, il attendait que je lui dise quoi cet expert de mes deux, hein, quoi, il la trompe sa femme, comme les autres ! » Sylvie vocifère, fait voler tout ce qu'elle a sous la main, injurie « les putains de bonhommes » me découvre brutalement, s'arrête net et me demande si mon homme me trompe. Il est mort il y a bien longtemps lui-dis-je.

– Tu l'as tué toi aussi ?

Pour Sylvie tous les hommes morts sont des maris volages éliminés par leurs épouses. C'est pour cette raison qu'elle était ici, elle avait abattu le père de ses enfants d'un coup de fusil de chasse, comme ça, il le méritait c'est tout. Plusieurs nuits de suite, lorsque la cheminée du salon refroidissait, seule à l'attendre, Sylvie imaginait une rivale. À force d'y penser, une voix s'imposait à elle corroborant ses craintes. Et la voix martelant l'infidélité de son mari, revenait tous les soirs. Avais-tu des preuves, des indices ? demandais-je. « Ben, non j'allais pas passé mon temps à le surveiller, puisqu'elle me le disait ! » Un soir elle alla chercher le fusil de chasse dans la grange, le cacha dans la cheminée éteinte tout a fait, et profitant que son mari dînait dans la cuisine, lui tira deux balles en pleine tête et dit aux policiers qu'il n'avait que ce qu'il méritait.

La vie s'écoulait, interminables journées ou je passais le plus clair de mon temps à refaire le chemin à l'envers. Je reçus une visite moi aussi, celle d'un avocat, il préparait ma défense, alors que je n'avais rien demandé, il était commis d'office. Il voulait que j'exprime des regrets, je n'avais rien à lui dire, aurais-je dû en avoir ? Que pouvais bien savoir de moi cet inconnu, qu'aurais-je pu lui raconter qui fasse pencher la balance en ma faveur ?

Une question cependant m'a surprise : « Pourquoi avez-vous choisi ce métier ? » me demanda-t-il, Allais-je lui dire qu'une grand mère folle et une mère terrorisée par les malades mentaux avaient guidé mon choix, le savais-je moi-même ? Je voulais soulager l'âme humaine, comprendre les non-dits qui mènent à la folie et j'étais fondamentalement contre toutes les injustices ! Quoi de plus banal ! Que pouvait bien faire un avocat de mes états d'âme ?

Je tus mes pensées profondes, j'assumai mon acte entièrement, et n'avais qu'une hâte : que le procès ait lieu pour savoir ce que je méritais ! En attendant, me voila renfermée avec Sylvie, qui assume son acte elle aussi, mais qui sera probablement déclarée irresponsable. Suis-je si différente ? Je restai muette. L'avocat, perplexe, me dit : « dans ce cas, nous nous reverrons au procès, au revoir Madame », avec dans les yeux, une grande tristesse. À ce moment là j'aurais voulu le reconforter !

Sylvie me dit : « T'as d' la chance toi, t'a un avocat au moins, il va te sortir de là. Moi, j'ai ces foutus experts qui vont m'envoyer en hôpital psychiatrique pour des années, tu m'entends des années, c'est pas juste dis-moi la différence entre toi et moi, hein dis-moi ? »

J'avais acquis de l'empathie pour Sylvie, et je m'entends lui dire, tu sais on va où les autres décident qu'on aille. Je suis heureuse de t'avoir rencontrée, quoi qu'il se passe nous penserons l'une à l'autre. Encore une coïncidence, Sylvie fut transférée dans le service ou je travaillais juste avant l'affaire.

Ma nouvelle solitude me replongea dans ce qu'avait été ma vie d'avant : travail de plus en plus difficile, patients que l'on déclarait assez « consolidés » sortant trop tôt, jeunes élèves infirmières cassées par les remplacements incessants qui perdaient leur vocation. Je devenais peu à peu la plus âgée, connaissant le plus de patients cabossés par la vie, malmenés d'un service à l'autre. Les cadres de santé se succédaient et un jour une jeune femme sortie fraîchement de l'école, Mademoiselle Dubois pris en main le service, révolutionna nos méthodes et décida de ce que j'étais capable de faire ou non ! A chaque réunion, elle m'ignorait, mon avis ne l'intéressait pas. Elle se moquait des progrès ou non de patients fragilisés, seul le nombre de jours effectués par les malades dictait sa conduite. Contre toute attente elle persuadait les médecins, elle avait une « grande gueule » et s'affirmait. Elle finit par m'évincer des réunions de service ou les organisait pendant mes jours de repos ! Mes collègues furent

manipulées et devaient obéir ! Pour ma part je fus reléguée dans un bureau, elle m'assailait de coup de fil, m'enjoignant des ordres contradictoires toutes les dix minutes ! Pour accomplir les tâches qu'elle me demandait : archives, comptage, vérifications diverses, je quittais mon travail de plus en plus tard, sans jamais la satisfaire ! Puis elle m'accusa d'« oublier » de transmettre un courrier important, me convoqua dans son bureau m'annonçant un changement de poste imminent, me concernant. Comment me défendre devant tant d'injustice ! Lasse de lutter, je rétorquai, qu'elle n'aurait pas à le faire, puisque dans ces conditions je partirai à la retraite un peu plus tôt que prévu.

Elle voulu s'assurer, par tous les moyens, du bien fondé de mes dires, mais on ne décide pas sur un coup de tête de partir comme cela. Elle devra patienter encore un peu, le temps pour moi de faire les démarches. Malgré son inimitié grandissante, elle n'avait pas pu me « dessaisir » de la prise en charge complexe d'un jeune patient, Éric, pour qui l'équipe médicale s'investissait beaucoup. Aujourd'hui je pense encore à Éric avec souffrance, qu'est-il devenu ?

Mes retours en arrière me pointent sans arrêt, ma capitulation, je n'ai jamais aimé les rapports de force, jamais, je ne demande pas d'aide, j'obéis. Comme on me l'a toujours appris, il faut accepter, c'est le destin et je le pensais sincèrement à ce moment là.

Mon ancienne collègue, Élise, est venue me voir, cela ne m'a pas réconfortée, elle n'a fait que pleurer en me voyant, nous avons à peine parlé, à quoi bon. Si, une chose importante, j'ai eu des nouvelles de Sylvie hospitalisée en milieu fermé, elle a une vraie fenêtre dans sa chambre, même si celle-ci ne s'ouvre pas. Cela me console un peu.

La nouvelle gardienne de mon couloir m'a prise en sympathie et me donne parfois des petits suppléments en nourriture, j'apprécie. Je me rends à un atelier couture, moi, qui n'ai jamais tenu une aiguille, cela permet des bavardages même si certains jours des tensions éclatent, des rivalités pour des riens. Dans cet endroit, au moins je suis comme elles, je me fond dans leur univers. Elles m'appellent Marie, jugeant que mon vrai prénom Anne-Marie est trop long, l'une d'entre elles, accusée d'infanticide m'a dit : « C'est beau Marie, comme la mère du Christ ».

A la prison du Bordiot, nous sommes toutes là pour des peines courtes, moins de deux ans, ou en attente de jugement comme moi.

Mon avocat, malgré la promesse de ne point me revoir avant le procès, revient de nouveau afin que je lui exprime des regrets, j'ai beau y réfléchir, je n'en éprouve aucun. Je n'ai pas changé d'avis.

Je me recroqueville sur moi-même, j'ai intégré la couchette de Sylvie et abandonné mon nid d'aigle bien trop haut pour moi. Là, je retrouve mes disparus mon mari parti depuis si longtemps, et mes parents, je suis en communion avec eux.

Je pense aussi à Éric, ce dernier patient dont j'ai eu à m'occuper, parfois imprévisible, mais qui commençait à se prendre en charge, soutenu par la psychologue. Il ne contrôlait pas toujours son impulsivité. Un épais dossier concernait ce jeune pour qui, hélas, les essais tant thérapeutiques que psychologiques s'étaient soldés par des échecs. Une nouvelle approche avait été décidée avec un protocole de prise en charge très strict pour essayer de lui donner un cadre sécurisant et apaisant.

Il signa l'acceptation de son nouveau traitement avec le médecin. Il signa également le protocole infirmier décidé par le médecin : sorties accompagnées de deux infirmières obligatoirement, admi-

nistration du traitement à heures fixes, entretiens ciblés, etc. Ma collègue, Élise, avec laquelle le courant passait bien et moi même étant dévolues à ces tâches. Nos signatures furent apposées en bas du document, à côté de celles d'Éric et du médecin prescripteur. Tout se passât bien jusqu'au retour de Mademoiselle Dubois, notre cadre de santé, en vacances au moment de l'élaboration du nouveau protocole concernant Éric.

Elle ne supporta pas que je sois l'une des référentes d'Éric. Le jour programmé d'une sortie à l'extérieur de l'hôpital avec Éric, elle décida que l'effectif ne permettait pas son accompagnement par deux infirmières et me pria de rester dans les locaux. Encore une fois j'obéis, essayant vainement de lui dire, que deux infirmières étaient requises ! Sans résultat. Élise partit donc seule avec Éric, au grand désarroi de celui ci, troublé par ce qu'il venait d'entendre, contrarié. Au milieu de la grande surface dans laquelle il avait pourtant souhaité se rendre, Éric fut pris d'une crise d'angoisse irrépressible. Devant les regards des clients et celui d'Élise voulant le rassurer, il répondit par une violence inouïe, cassant tout sur son passage, et brutalisant le personnel. Les pompiers eurent du mal à le maîtriser et le ramenèrent avec son infirmière dans les locaux de l'hôpital.

Une place en UMD (unité pour malade difficile) à Sarreguemines venait de se libérer et bien que, prévue pour un autre malade, il fut décidé qu'Éric prendrait sa place dans cette unité, le service ne pouvant plus faire face à ses accès de violence. Il partirait dès le lendemain. J'étais triste, l'accès de violence était consécutif à la frustration causé par mon absence, personne n'en a tenu compte.

Pour une fois, j'osai demander un rendez-vous avec le médecin prescripteur, outrée du sort que l'on réservait à Éric. Après avoir raconté ce qui s'était passé et mon impuissance à désobéir à ma supérieure, ce médecin argumenta que la cadre de santé était en faute, tout était écrit dans le protocole, dont les deux infirmières obligatoires, elle n'aurait jamais du le laisser sortir avec une seule infirmière. Mais mademoiselle Dubois, avait-elle lu le protocole seulement ?

Le médecin demanda à la secrétaire d'apporter le dossier d'Éric, le protocole signé avait disparu !

Mademoiselle Dubois, jura qu'aucun protocole ne figurait dans le dossier, et que, par conséquent elle ne savait rien.

Je fus abasourdie, écrasée, pétrifiée. Le médecin chef ne voulut pas trancher. Éric partit à Sarreguemines. Madame Dubois resta à son poste, Élise changea de secteur. Et moi je restai dans le service, jusqu'à ma retraite prévue bientôt et évitai dorénavant tout contact avec cette fourbe mademoiselle Dubois.

Puis ce fut mon dernier jour de travail à l'hôpital. J'avais prévu une collation plus importante pour terminer une animation « écriture » avec les patients habituels. Juste entre eux, moi et quelques collègues présents ce jour-là. C'était ma manière de leur dire au revoir. Je n'avais évidemment pas demandé l'autorisation à mademoiselle Dubois. Je l'avais sciemment évitée cette ... peste. Nous étions à l'étage lorsqu'elle fit irruption, essoufflée, en sueur d'avoir eu à monter les escaliers (chose qu'elle ne faisait jamais habituellement). Elle demanda à tous les patients de sortir, avant même qu'ils eussent mangé le morceau de gâteau qui était dans leur assiette et prenant mes collègues à témoins, elle dit : « Elle se croit où ? »

« Votre place n'est plus ici, vous n'êtes plus en service, partez ! » Je ne voyais plus que sa face hideuse, ses paroles blessantes, et sa silhouette énorme, emballée dans une jupe lui tombant jusqu'aux

chevilles, elle s'approchât de moi me montrant la porte, mon sang bouillonnait dans mes veines. Je saisis un pied à perfusion au socle en fonte, qui se trouvait là en attente de rangement, je le brandis de toute mes forces, il s'abattit sur le crane de cette créature. Elle chancela, et le visage en sang, s'effondra sur le sol. Je tapai encore et encore, le sang giclait et je tapais toujours, je l'empoignai par sa tignasse rousse et avec une force décuplée je la traînai jusqu'à l'escalier. Je ne savais plus ce que je faisais m'a-t-on raconté ensuite, des mains m'agrippaient, me tiraient, des voix hurlaient : « Arrête, arrête! » et nous étions là enfin au bord de l'escalier, elle tenta de s'agripper à moi mais je ne voulais pas qu'elle me touche. Quand je vis des renforts arriver, je fourni un dernier effort, arc-boutée à la rambarde et je la poussai violemment dans l'escalier avec mon pied droit Son corps flasque et mou tomba presque sans bruit et puis plus rien.

Ils me maîtrisèrent, je n'opposai pas de résistance, hébétée, comme soulagée, comme si j'avais déposé un fardeau. Après ce fut le flou le plus total. Je me souviens vaguement de l'interrogatoire des gendarmes, et puis l'enquêteur me fis part des blessures de Mademoiselle Dubois : traumatisme crânien, arcade sourcilière fendue, fracture du tibia. Mademoiselle Dubois était dans le coma, avec un pronostic réservé. Sur l'instant je ne compris pas bien toute cette énumération et occultai complètement « pronostic réservé » Après quoi l'on me conduisit à la prison du Bordiot à Bourges, ou je ne fis surface qu'en voyant une personne inconnue Sylvie.

Élise m'a collègue, revint me voir m'annonçant la mort de Minouche, suite à une blessure provoquée par un piège pour lapins. Je fus effondrée, qu'allait faire Minouche dans les bois ? Minouche, chatte si aimante avec moi, avait changé depuis qu'elle ne me voyait plus, selon Elise qui la gardait. Cette fois il ne me restait plus personne à aimer. Je demandai si je pourrais assister à sa crémation, on me répondit que non, si je pourrais conserver ses cendre, on me répondit que non. Élise promit d'être la gardienne de l'urne de Minouche jusqu'à mon retour. L'idée que je laisse partir Minouche seule, me serrait la gorge et je me mis à pleurer.

Quelques mois plus tard, mon procès eu lieu, rapide, précis. On m'a trouvé des circonstances atténuantes, brossé de moi un portrait sans histoire, venant d'une famille honorable. Personne n'a pu prouver que les blessures à la tête ayant provoqué le coma de Mademoiselle Dubois, étaient dues à mes coups assenés avec violence pourtant. Mon avocat d'office plaidât pour la chute accidentelle dans l'escalier, ayant engendré le traumatisme crânien, le coma et les séquelles qui ont suivi. Mes collègues avaient tenus le même discours, je n'avais rien demandé Ce qui m'a valu une peine de deux ans ferme que j'avais déjà accompli et une somme forfaitaire à verser pour dommages et intérêts à la victime. Ainsi va la justice des hommes. Je remerciai mon avocat comme il est d'usage de le faire. J'avais assisté à mon procès en spectateur. Un jury avait décidé.

Je sortis donc libre du tribunal au coté de mon amie Élise, ni heureuse ni malheureuse. Il me restait cependant une chose à accomplir et celle là j'y tenais : revoir Mademoiselle Dubois en face. Pour cela nous fîmes le tour de la salle pour arriver à sa hauteur, on la voyait de loin avec sa tignasse rousse, elle ne bougeait pas, assise, seule. Son visage marqué par une cicatrice me dévisagea, son corps toujours flasque et mou reposait dans un fauteuil roulant. Nous nous toisâmes sans un mot. Un sentiment de satisfaction m'anima, elle ne pourrait plus jamais travailler, pour moi justice était faite !

Je reste quelques jours chez Élise, afin de reprendre goût à la vie normale. Puis, muni de tout ce qui me reste : les cendres de Minouche, je prend ma voiture, et roule sans m'arrêter jusque au petit village de maman, dans l'Aveyron. Je respire l'air pur des vallées verdoyantes, je goutte à la force tranquille

des maisons aux toits de Lauze. Dans quelques instants, au bout de ce long chemin, je frapperai à la porte je dirai : je suis Anne Marie la fille de Léonie.